

du tout. Seul dans la cuisine pendant qu'elle, sans doute, devant les bouteilles hallucinantes, l'une après l'autre, à même le goulot, en douce et toujours, tranquillement et continuellement, le jour et la nuit durant...

Elle avait dû s'insensibiliser. Une sorte de mise entre parenthèses finalement malsaine du système. Un gel. Oui, c'est ça, probablement. Elle avait dû se désensibiliser de sa propre vie. Comme d'une allergie. Par doses progressives. Une sorte de mithridatisation ratée, pensera-t-il plus tard, plus tard encore, le bébé chauve qui rit jaune sur les grandes routes droites du Nord décapoté. Absorber le poison selon une certaine méthode. Elle buvait continuellement, whisky, cognac, parfum. Elle ne prenait plus la peine de s'habiller, coiffer, laver, articuler. Il avait fallu intervenir.

5

O n pourrait probablement rester longtemps ici. L'arrangement fait l'affaire de tout le monde, apparemment. Élodie ne lyre plus, elle lave la vaisselle, fait à manger, balaie le plancher, repasse des chemises, tout ça en mélodiant les Stones, toujours les Stones. Élodie qui se lave et se maquille le matin, je n'en reviens pas. Essuie la table, ramasse les miettes de pain, depuis cette nuit noire où on est arrivés dans la roulotte cheap, et que j'ai vu le bouquet de roses en plastique, le cœur saignant du Sacré-Cœur, les filles toutes nues dans la toilette.

Dans le noir, pendant que je dormais, le soir où on est arrivés. Le lendemain, j'ai vu, et depuis ce jour je sais, je sais. Élodie-Mélodie ma jumelle dépareillée n'est plus à moi comme moi. Ne me ressemble pas plus maintenant qu'une goutte d'eau à une autre. Je m'habitue. Je ne m'habitue pas. Je ne crie pas, je n'en parle pas, même si je sais maintenant que ma sœur... Et puis après! Je serre les dents. S'habituer c'est se tuer. Ah Ah! C'est moi qui ai mis la clef dans la porte de notre maison Usher de banlieue, après tout. Je m'habitue, je bois de la bière.

Ce soir-là j'étais trop saoul pour comprendre, mais j'ai vu. Le lendemain. Grand caleçon archaïque de coton

jaune à jambes larges sur le sofa rouge vin taché, troué de mégots. Et leur linge garroché sur le prélat, des kleenex collés, il était déjà parti quand elle s'est réveillée. Elle est restée longtemps tranquille à regarder les tuiles mouchetées du plafond, elle n'a rien dit comme de raison, je n'ai rien ajouté moi non plus, pas posé de questions. C'est pas de mes affaires, j'ai compris. Elle s'est levée et s'est mise à faire du ménage. Ça doit faire trois semaines un mois. L'arrangement a l'air de faire l'affaire de tout le monde, il ne parle jamais. Mais moi je n'arriverai jamais à imaginer. Ça m'écoeure, ça ne m'intéresse pas, même si ça revient et qu'il doit y avoir quelque chose de caché là. En tout cas. Le jour il part dans son camion, voyage pour des compagnies de sable dans le Nord, ça peut parfois durer deux ou trois nuits, l'absence, je ne m'en plains pas. *L'éccœurant. Je ne veux plus que ça revienne. Shut up. Stop it.*

Toute la journée, rien à faire de spécial, à part ça. On se promène dans le village. Les vieux crochus nous regardent, cachés derrière leurs fenêtres à rideaux de plastique, rien à faire eux non plus. On mange des toasts et des grill cheese au Miss Patate, on niaise, la serveuse n'aime pas ça, c'est entendu. Toute sa famille vit derrière, des enfants et une grand-mère sur chaise berçante ici aussi. Elle écoute du western au poste local. Nous, on met le juke-box, Salvatore Adamo, Claude François, on rit de ça, elle n'aime pas ça du tout. Il y a aussi la gang des Poirier, à la douzaine sur le Bien-être, pleins de puces, qui nous crient des noms quand on passe.

Ce qui nous intéresse le plus c'est une belle maison peinte argent, dans la rue Principale, étincelante au soleil, un vrai Disneyland local. Tout un parking de grosses motos, BMW HONDA KAWASAKI YAMAHA, devant le balcon de bois ouvragé. Un vraie gang de vrais bums. Eh que ça fait donc longtemps qu'on voulait voir ça!

Vestes de cuir noir, intimidation sur le village. On les a flairés tout de suite. *On ne vous astinera pas. On ne veut pas faire de trouble.* Qu'ils comprennent seulement qu'on ne prétend rien du tout. On voudrait juste les regarder et les admirer, les bums archi-libres de Saint-Cliboire. On aurait tellement aimé ça, tous les deux, être des rockers cools, flasher avec des Hell's Angels qui n'ont peur de rien et qui parlent mal pour vrai. Réveiller tout le monde le samedi soir en revenant de l'hôtel Sirois. Formidable pouvoir sur les bars-salons, dans le coin, terrorisme sur les filles de campagne effrayochées, en fuite loin devant comme des poules de basse-cour, le monde d'ici épouvanté par le reflet bleu des cheveux noirs graissés à la Elvis, les queues de cheval des gars et les bottes pointues des filles. On en bave, tous les deux, misérables. Nous, pauvres punks de bonne famille. Nos parents de nouveaux développements, leurs split-levels et leurs aménagements paysagés, leurs maisons de fausses pierres des champs avec entrée de garage double: tant de choses à ne jamais pardonner.

Dans la gang, ceux qu'on connaît le mieux, c'est Gino et sa blonde. C'est à eux les premiers qu'on a fait comprendre qu'une sniffes, un joint, ça nous intéresse toujours, n'importe quoi sauf se shooter. Ça non. Il faut savoir quand dire non. À cause de ça ils nous tolèrent entre leurs murs, sur leur territoire. Ils ont bien vu qu'on connaît ça autant qu'eux la mari, le hash, la coke, le speed, toutes les dopes nous intéressent, toutes les sniffes même le chimique, mais pas de piqûres on ne veut pas commencer ça, non non. On ne fait pas de bruit, on ne prend pas de place.

J'ai laissé entendre que je cherchais quelque chose dans le coin. Ce ne sont pas des mauvais gars. C'est même grâce à eux qu'on a su qu'il y avait un Domaine, pas loin du village, dans le bois, un petit lac privé,

quelques chalets de planches autour d'un bassin artificiel aménagé à même le ruisseau. Une maison plus grande, en construction au fond de la terre à bois. Pas des gens d'ici. Une femme surtout, cheveux poivre et sel, jeans et lunettes de corne, nous intéresse et les intéresse aussi. Ça l'air, je trouverai bien pourquoi.

Il paraît qu'elle vient acheter La Presse à la pharmacie, le samedi, qu'elle serait amie avec la pharmacienne, une belle blonde derrière le comptoir, dans les rangées médicamenteuses. Elle conduit une Volvo jaune orange. On décide d'attendre. On s'embusque, on achète des paquets de kleenex à dix cennes, des tampons magiques, des brosses à dents, des shampoings aux œufs, des masques aux herbes françaises, des savonnettes, des Light Days, des Stayfree, des déodorants, Élodie peut faire sa fraîche à son goût. On rit, on joue, on fait semblant de s'amuser, c'est comme ça depuis toujours.

On leur a expliqué qu'on cherchait et qu'on avait des comptes à régler. Qu'il fallait retrouver, qu'il fallait au moins qu'on se déplace. Qu'on suive une piste. Un minimum. Ils ont compris l'idée du règlement de comptes, ils ont fini par nous admettre, malgré leurs lois, leurs habitudes, leurs devises, c'est sûr. Ça n'a pas été une chose facile, on a eu le tact qu'il fallait. Ils ont bien vu qu'on n'aurait pas peur, qu'on avait la même haine. La nôtre vient du dedans, la leur du dehors. C'est la seule différence. C'est la même force, dirigée contre, la même colère, la même idée.

Vers les quatre heures de l'après-midi on est complètement stones, en général. On achète du beurre de peanut et du fromage en grains local au dépanneur qui fait aussi office de bureau de poste. Du steak congelé pour lui, l'éccœurant, qui mange un steak saignant chaque soir en sapant comme un porc. La porte sonne

joyeusement quand on entre, c'est écrit Coca-Cola sur la poignée. La vieille femme enveloppe tout dans un papier brun, épais, ciré. On prend deux caisses de bière chaude sur la tablette. Ses légumes pourris dans le cellophane depuis la Californie qu'elle les garde, a laissé entendre Élodie. On ouvre une Mol pour boire en marchant, on s'en va tout croche rendu à cette heure-là de la journée. On rit comme des fous. C'est pour aller rejoindre le Grand Manitou dans sa roulotte. Élodie se plaint de moins en moins, la vache de vache.

Blanc. Tout était blanc. Là où elle était, ils ne pouvaient savoir. Un blanc, sur le ruban de leur mémoire. Là où elle était, elle leur aura probablement manqué. Comment d'ailleurs ont-ils fini par admettre ce blanc? *Ils ne l'ont pas admis. Ça s'est fixé à la cervelle. Ça expliquerait, d'une certaine façon, cette manière si blanche qu'ils ont de passer aux actes. Partir. Mais en définitive, ça n'explique rien.*

Elle se souvient qu'elle avait voulu boire. Un drap blanc. Un mur blanc. Elle aurait voulu boire. Nuances du blanc selon la texture, l'heure de la journée. Blanc du mur, lisse. Blanc du drap, froissé. Elle se souvient qu'elle voulait boire à tout prix. Un manque. Des larmes, quand ça manque. Une femme en blanc lui apportait de l'eau pure à volonté dans une carafe. Le désert de cette chambre, cela lui revient. Le désert de son corps en cure de désintoxication. La blancheur mentale qui en était résultée longtemps après. Blanc sur blanc. Un vide ébloui, alors que toute sa vie semblait la quitter. *Dans cet état, avec des enfants si jeunes! De l'eau, uniquement de l'eau, quarante jours, un jeûne. Son corps criait blanc, à blanc. Couchée sur le lit blanc,*

écoulée. Écroulée. Cristallisante. Mutante. Elle se rappelle tout cela maintenant.

Elle regarde la photo de nouveau. *Est-ce Élodie ou Klaus ? Ça l'énerve, les trous de mémoire. Chercher à retrouver, forcer les brumes de l'alcool, les black-outs inévitables, des détails. Ce cheveu bouclé sur le front, lequel des deux était donc le plus châtain, cette veine en demi-lune exacte dans l'angle de l'œil, est-ce lui ou elle ?* Faire venir les détails de tout cela avant qu'ils n'arrivent. Elle attend, dans la Californie pacifique. Elle croit qu'ils ne sont partis que pour venir la poursuivre dans l'alibi de son refuge, la confronter au retardement de son impuissance. Elle seule a généré leur mouvement. C'est ce qu'elle pense. Ils ne pourront pas lui dire que c'est faux. Cela ne pourra même pas se faire comprendre.

Il avait fallu intervenir. Sa belle-mère était venue, quelque temps, prendre sa place à la maison. Sévère, punitive, la vieille femme avait pris l'autobus, elle avait quitté sa banlieue pauvre, son logement terne, pour venir aider chez son fils. Elle n'était pas venue là depuis au moins trois ans, ce n'était pas très loin, pourtant, ces beaux quartiers neufs, mais elle n'avait jamais réussi à aimer cette femme d'un autre monde qui la remplissait de gêne, lui avait ravi Maurice, le Maurice de son cœur, au moment où Papa était mort et qu'elle avait tant besoin de lui, alors on ne lui téléphonait presque jamais, pensez-vous. Pendant qu'on faisait la valise elle avait changé le linge des petits, sévère, punitive, *de ne pas s'inquiéter, avait-elle dit, de se reposer. Besoin absolument de repos, avait répété le fils-mari.*

Blanc, blanc de mémoire. Misère de la privation. Alanguie sur un lit, les neurones blanchis. Tout relief fondu dans les détails de la blancheur. Épuration des eaux internes. Survivrait-elle à cette ascétique thérapie ultra-moderne par vacuum complet ? Elle faiblissait. Elle se rappelle avoir intensément faibli, à ce régime.

Vais-je le lever, ce doigt si lourd, ma peau me supportera-t-elle jusqu'à ce qu'elle arrive, elle ? Boire. Que ce besoin la quitte, elle voulait bien l'envisager. Ce n'était pas tellement l'alcool que le vide, derrière. Un trou. On lui disait d'arrêter de boire, elle voulait bien essayer. Ça ou autre chose. Mais rien ne la touchait de ces anecdotes qu'on suggérait, autour d'elle. Elle attendait. Toute la journée elle attendait qu'elle arrive.

Elle. Des yeux bleu acier derrière les lunettes d'écaille blanche. Une blouse impeccable. Un parfum délicat. Les lèvres à peine rosées. Parlait et touchait juste. Une chevelure argentée, les mots précis. *Ça quitte le corps, le mauvais, c'est possible, ça vous quittera, ayez confiance. Suivez-moi jusque-là. Elle posait ses mains fraîches sur son front. Parlez-moi. Vous parlerez. Il faut se vider. Votre corps était terriblement intoxiqué, vous savez. Une chevelure grise sur un front à peine ridé, toute en nuances de force. Mettre la tête sur son épaule, se couler dans ses bras, se laisser bercer, s'abandonner. Ça vous quitterait, ce mauvais, vous savez, il faut s'abandonner, faire le blanc, absolument. Elle se souvient qu'elle voulait boire, au début, et puis ça l'avait quittée ce besoin, la soif. Non pas apaisée, mais dispersée dans l'étalement du vide. Se laisser quitter. Apprendre à se laisser quitter par le mauvais qu'on accumule comme ça, au fil des années dures. Apprendre à vous laisser quitter dans l'écoulement d'une certaine confiance, qu'elle laissait entendre, cette femme venant à heures fixes l'abreuver en paroles adoucies. Ça crèvera, cet abcès où tout se fixe, les années trop dures, vous les laisserez vous quitter. Parlez. C'est de vous qu'il s'agit. Laissez-les tous vous quitter, les enfants aussi, même les enfants. Vous chercherez, dans ce blanc. Ça vous quittera, ce que vous n'avez jamais dit, c'est nécessaire. De l'eau, oui, seulement et à volonté, dans la blancheur totale d'un hôpital de désintoxication mentale.*

Aujourd'hui, 12 avril. *Here and now.* J'ai vingt ans. *En avril, ne découvre pas d'un fil.* Le bel âge, le bel âge. Personne pour chanter *Bonne-fête-à-Klaus* et mettre vingt belles chandelles sur mon gâteau. Alors je me fête moi-même, pas de mal à ça. Comme tous les soirs, de ce temps-là, après le souper, dans l'éclairage rouge sombre du Alexis Bar Salon, mon nouveau bunker, je bois de la bière, je jongle. *Superficially thinking.* Le bel âge, le bel âge. [Le temps passe, je bois de la bière, je fume. Ça passe plus vite, je bois de la bière. J'évite de regarder la fille qui sert au bar. Ça s'étire, de ce temps-là, il ne se passe rien. Je bois de la bière, j'évite de regarder la fille qui me regarde en servant ses bières, elle est gentille. Je me concentre sur mon verre, je ne la regarderai pas.] *Thinking, sitting, smoking, sinking.*

J'invente, je deviens maniaque, c'est ma fête. À fixer les traces déposées dans la poussière du tiroir dérobé, je fais semblant de m'occuper, genre Sherlock Holmes. Je joue au Clue à même les lettres de mon père à ma mère. Un nouveau jeu, juste pour mon âge, *WARNING, not for children under twenty.* Docteur Lavigne psychiatre en dirait long là-dessus, probablement. Élodie et moi on est

bien placés pour savoir qu'on a eu une éponge à whisky comme mère. On s'en souvient, pas besoin d'insister sur les détails, on a enregistré, merci. De là à supposer tout ce que ça laisse supposer, par exemple! Par exemple :

Ma chairrie mon amûûr, je suis définitivement irrejoignable ne compte pas sur moi jamais tu sais très bien ma belle pourquoi je me suis mis pour toujours hors de ta grippe de maudite pissouse de femme suction. Tu m'as blessé à mort et je hais pour toujours les femmes leurs corps qui aspirent comme des bouches bouchées double je ne pourrai jamais te faire savoir à quel point je te hais de m'avoir fait ça à moi maudite catin frigide ton ventre mou ne m'a jamais appartenu ni ton vagin distendu slaque de maudite mère alcoolique de mes enfants bâtards et là-dessus ivrognesse je l'en prie je n'ai aucun doute ma belle débandante je ne reconnaitrai jamais la paternité c'est réglé. K'on n'en parle plus je n'ai pas peur de ta batterie d'avocats bourgeois. La seule façon que j'aurai de te faire savoir à quel point je vous hais toi et les tiens ma douce ce seraient les pires tortures de l'Amérique du Sude sous surveillance médicale ton vagin branché d'électrodes électriques tes seins tranchés comme des poires saignantes sur un plateau ta tête rasée comme un œuf pourri la cervelle en spaghetti rôti le spot en pleine face hypocrite menteuse garce, et la goutte d'eau perpétuelle et la déprivation psychiatrique et j'en passe j'en passe aie pas peur ma catin dorée mon petit poulet violet.

Maurice

Sic, comme c'est écrit dans les livres. Sic. J'écume ma bière, je replonge dans le vague. Je ravale le hoquet pointu de tout ça dans mon ventre. Me délaver au houblon, m'en fichier, m'en laver les mains comme Élodie aux mains lisses. Qu'est-ce que ça peut bien faire? Que tout ça pourrisse donc dans les dédales intestinaux verdâtres, qu'on n'en parle plus. *Look here and now*, qu'il avait l'habitude de dire. *Est-ce possible que tout ça soit possible?*

J'ai vingt ans aujourd'hui, personne ne le sait sauf moi, la vie devant soi, qu'ils disent. On est de signe Bélier, Élodie et moi, ascendant Gémeaux, j'ai vérifié. J'ai vingt ans et le front têtu comme un bélier contre les portes fermées dur. *En avril ne te découvre pas d'un fil*, dirait Ultra-Violette qui m'aurait peut-être acheté un gâteau à la pâtisserie Monarque si elle n'était pas livide immobile dans sa chambre. J'ai vingt ans, je déteste tout, un point c'est tout. *Let it be*, dit la chanson qu'Élodie mélodie. *Let it be*, dirait John Lennon le doux mouton sans cornes. Mais le disque accroche, ça hoquète. Faire comme les autres, aller à l'école, chercher une job, m'intéresser? Me laisser dire que j'ai tout pour moi, le plus bel âge, ces folies-là? Me laisser dire ça, moi? Ne croire rien de rien, jamais. Se méfier, se défendre, porter son bouclier de bélier têtu. Ils voudraient qu'on s'intéresse, dans les écoles faites pour nous. Eh bien, ça ne m'intéresse pas ce qui devrait m'intéresser. Je ne lirai pas de journaux ni de livres, ni rien de rien sur aucun sujet, ni rien de ce qu'ils essaient de nous expliquer comme si ça s'expliquait. Grands systèmes capotés qu'ils font semblant de comprendre — *Karl Marx Sigmund Freud Maurice Duplessis* — qu'ils écrivent au tableau, pendant qu'on regarde leurs fesses dans leurs jeans propres, et leurs cheveux ancienne mode, longs, gris, gras, ridicules.

Je n'avalerais plus rien de ce genre-là. Ils me font rire, dans les écoles faites pour nous, à gesticuler en avant même si on parle en même temps qu'eux d'autre chose qu'eux pour toujours. Ils me font rire à faire semblant de nous intéresser à ce qui fait semblant de les intéresser, parce que c'est leur salaire qui les intéresse plus que tout, les vaches de professeurs barbus du cégep du Vieux en jeans Pierre Cardin, qui osent fumer les mêmes herbes que nous, s'asseoir dans notre café, faire comme si on était du même bord.

Il va falloir une vérité plus véritable que ça pour qu'il passe, le hoquet pointu. Ce qui est vrai et ce qui ne l'est

pas : ça doit bien pouvoir se trancher au hachoir noir sur blanc ? *Deux et deux font quatre, beau temps mauvais temps. La pomme tombe toujours en dessous de son arbre, on reconnaît l'arbre à ses fruits. C'est pratique, c'est pratique. Mais quand les fruits sont tout pourris, qu'est-ce qu'on fait ?*

Je bois de la bière, la torpeur m'empoisse, j'ai mal au cœur, un gros chat saoul au fond du bar me regarde. La serveuse m'aime bien, ça se voit qu'elle m'aime bien, elle ne sait pas que c'est ma fête et je ne lui dirai pas non plus, peut-être qu'elle en profiterait pour me donner un bec mouillé. *Don't touch. Danger.* Je vais finir par piquer quelqu'un à mort avec mes aiguilles de rage de porc-épic empoisonné. Ou par me piquer moi-même, comme les scorpions mortels.

Je me vois ronger mes ongles avec mes propres dents dans le miroir *Seven-Up-Ça-Ravigote* anachronique. Je m'auto-dévorerais sans rien sentir à regarder un gros chat, saoul mort. Ça repart, le hoquet, malgré la bière, le pot. Ça fonctionne à l'envers, on dirait, de ce temps-là, le tube gluant où malaxe l'indigestible. Malgré tout ce que j'ingurgite par-dessus, ça remonte encore, maudit, ça recommence — *aller à l'école, apprendre, trouver une job.* Se faire prendre par rien ni personne, marcher dans aucun piège à con systématique. La seule flèche qui m'intéresse c'est celle-ci : qu'ils sachent qu'on sait. Que le chat sorte du sac, trop tard pour le rattraper. Qu'ils sachent qu'on sait. Que ça va courir comme la gerboise de notre enfance, comme la perruche Kiki qui n'est jamais revenue. *Il court il court le furet.*

Mais ce matin avant de me mettre à la bière, pour me donner l'impression de faire avancer les choses, comme on dit, que me restait-il d'autre que ce que j'ai fait ? Ce matin, ça revient, pour qu'il se passe quelque chose le jour de ma fête de vingt ans... Une lettre bien aiguisée, au Centre d'onomastique géo-morphologique,

section Précambrien. Des faits, rien que des faits. Et toute lettre exige sa réponse, qu'il disait dans le temps, surtout adressée à un savant géographe présumé père de deux enfants flottant dans le grand vent de la vie-mort. Une lettre dans une bouteille à la mer, comme celle qu'on avait trouvée, Kouli, Élodie et moi, dans la Gaspésie où la tante Clorinne nous avait recueillis un été froid d'il y a cinq ou six ans. Une lettre dans le temps qui me sépare et me relie à la vie-mort où il m'a fait venir, oui ou non ? *C'est toi, oui ou non ?* Une lettre-réponse aux poussières du tiroir dérobé qui n'en finissent pas, corps flottants, de m'énerver la vue, de me boucher l'horizon. *Des faits. Rien que des faits.*

Drinking smoking thinking, les Rolling Stones nos idoles. Drinking smoking thinking sinking, dans le grand noir du Alexis Bar Salon des Laurentides capotées. Superficially thinking. Le futur ne saurait être qu'au passé. Alors nowhere, no future, no body!

**À l'autre bout
de la fuite**

C'était survenu dans la trentaine, ce détour à travers maladies, internements et cures: un voyage vers l'arrière d'où l'on ne revient pas. Repasse-t-on d'ailleurs jamais par le point de départ? Elle a depuis longtemps perdu ce désir qu'elle-même inculquait aux enfants — certains après-midis de pluie, certaines heures de lucidité exceptionnelles — n'a plus l'âge de s'amuser à fermer les cercles. On frôle le centre mais ça dérape, ça repart, on ne touche plus jamais le point d'où un jour c'est parti. Les colimaçons et l'infinie spirale qui fascinaient les enfants, sur les plages au bord de la mer, l'été, avec Ultra-Violette, Clorinne et son mari... Et l'infinie sonorité des coquillages en volutes qu'ils écoutaient, oreilles naïves, *qui parle là-dedans? Allô?*

La fuite se faisait sentir depuis un bon moment déjà. Bien avant la lettre à Clorinne et l'arrivée précipitée de cette dernière, craignant le pire, à la maison de Maurice. Bien avant même que celui-ci, de son côté, interrompe leur sabbat par un exil d'au moins un an à Yellowknife, d'où il lui avait envoyé une série de lettres ordurières, au point qu'elle avait dû consulter le beau-frère, avocat

spécialisé en diffamations, persécutions mentales, divorces de riches. Bien avant aussi que son propre mari profite d'une de ses absences cliniques pour s'afficher publiquement, familialement même, avec ce garçon d'origine amérindienne — cri, déné ou montagnais — supposé lui servir d'interprète: cela fuyait déjà, cela filait. Vers l'intérieur où résonnent les voix.

Le ruban se déroulait nuit et jour en harcèlement mental. Un bourdonnement de mouches frappant contre la paroi de verre. Contrer l'effet sonore battant rafale, comme une marée. Mots, sons, rythmés, échoués à son tympan imbibé, hypersensible, des années durant. Ironiques bribes sonores trinquant en cliquetis à chacune de ses lampées goulues. Un rush mental. À cent milles à l'heure dans sa tête.

Partout où elle traînait son corps elle en était accompagnée de l'intérieur. Comme habitée, folle, du thème d'une fugue baroque s'engendrant infiniment en mémoire auditive, hallucinante. Flashs, éclairs. Mots, venin visqueux qu'il l'avait forcée à avaler comme des huîtres crues dans les froides discussions de fins de repas, elle dégoûtée par l'odeur figée de la sauce dans les assiettes blanches, eux disparus dans la chambre, jouer aux minibrix, les triturer plutôt de leurs dents aiguës, jusqu'à ce qu'il faille remplacer les pièces, inutilisables pour construire quoi que ce soit.

Lancinant, cela était vite parvenu à couvrir Élodie et Klaus, leurs demandes enfantines se perdant dans l'atonalité du délire. Ils la regardaient tourner en rond devant eux, les deux mains sur les oreilles parfois, comme assourdie par un essaim. Dans ces cas-là un verre est toujours si commode pour endormir le bourdonnement d'une conscience, chloroformer toute conscience trop aiguë. Ces voix avaient fini par rendre la sienne trop rauque, monocorde. Un cri ne sortait plus

de sa gorge. Comment aurait-elle donc eu la force de démêler ce joli tricotage? Est-ce la cause ou l'effet? Saura-t-on jamais quand s'amorçait la boucle où l'on se prendra nécessairement, à quel embranchement de l'arbre de famille s'engendrait le tourbillon twisté où le délire s'empiffre maintenant comme un enfant déraisonnable? Le délire est un enfant qui exagère.

— On parlait d'elle, disait-il.

Deux ou trois mois à peine après leur mariage, il s'était mis à prétendre qu'il entendait parler d'elle. Une lubie. Ses collègues du département de Géographie, ceux des Centres d'études associés à la recherche? Qui d'entre ces administrateurs aux oreilles trop propres la connaissait, pourtant?

Il insinuait qu'on lui parlait d'elle. Probablement avant ou après ces réunions itinérantes qu'ils tenaient successivement à Winnipeg, Edmonton, quand ce n'était pas jusqu'à Vancouver, aux Îles Charlotte, dans ces lobbys d'hôtel feutrés et surchauffés où se dépensaient les allocations somptuaires octroyées pour leurs déplacements. Entre deux cafés, deux verres, deux secrétaires, on lui parlait d'elle, sa femme, prétendait-il contre toute vraisemblance. *Forcer les faits. Pourquoi?* Il s'était mis à insister. Cela s'était considérablement alourdi, comme juste avant une nuée de grêlons.

À propos d'elle, femme qu'elle était. *Une saprée belle femme qu'il s'est dénichée, Maurice. Fais attention, les belles femmes ç'a les yeux clairs, les yeux de malice, les yeux pervers, toutes des courailleuses, des putes, des garces, des guidounes. Garde-la bien enfermée, ta femme, puisque t'en as une. Laisse-la même pas parler au laitier — quel laitier? — es-tu capable de garder ça, toi, une belle femme comme ça? Comment fais-tu ton affaire, donc, Maurice?*

Ces audaces, chuchotées à son oreille, des éclats de phrases, ça lui rougissait la peau du visage. Cela avait forcé son existence — des mots — et on ne peut pas dire

qu'il eût été gêné ou malheureux de cela. Au contraire, une sorte de jubilation cachée. Comme les bébés qui décident de faire un mauvais coup, pipi dans la soupe, une merde. Comme s'il venait de trouver une solution, une bonne idée. *Fais-y attention à ta femme, Maurice, une belle femme comme ça c'est dur à garder, Maurice, elle aime trop les cocktails, cette petite femme-là, Maurice, elle a les yeux trop clairs, les hanches qui roulent, toutes pareilles, les femmes!* Rires gras des propos de taverne. Ils voyaient bien qu'il adorait ça, qu'il buvait ça comme un petit fou, lui, à la brasserie, au dîner d'affaires, au bar à cinq heures, devant son manhattan typique.

Et elle avait su dès cette époque, à un certain figement ciré du sourire sur le masque, qu'elle ne pourrait rien contre cette fabulation qui venait de se mettre à monter au galop d'une marée de juillet. Où était-elle donc — il déchargeait sa bile, à nouveau, au lit, plutôt que de, les quelques soirs où il couchait encore à la maison —, où était-elle donc ce soir du 25 juin où il avait téléphoné en vain de Whitehorse, Yukon, puis cette autre nuit à onze heures et demie du soir, à qui parlait-elle au téléphone, à qui ou sinon pourquoi, oui, pourquoi avait-elle laissé l'appareil ouvert, alors qu'il prenait la peine de donner un coup de fil pendant l'escale de deux heures à Saskatoon, Saskatchewan? Il s'était mis à attendre quand elle sortait, à renifler ses sous-vêtements, à inspecter les draps, les sacs à main. Il la réveillait tôt le matin, insinuait, interrogeait, la forçait à répondre. Tortueux dédales. Terreur. *Ne l'avait-on pas vue en compagnie de son beau-frère, de son oncle même, dans un lounge de la rue Sherbrooke est? N'avait-elle pas laissé traîner un carton d'allumettes provenant de ce même motel de goût douteux, elle qui ne fumait pas, et ne la voyait-on pas souvent au centre-ville, à l'heure du midi, avec sa sœur Marie et ses amis?* On lui parlait d'elle continuellement, à l'en croire.

Belle femme, bien conservée dans ses jupes courtes à la mode de l'année, laissant voir ses jambes longues et

encore fines jusqu'aux cuisses, *maudite catin maudite guidoune, les femmes sont toutes,* le vernis chic de la raison craquait vite, si vite, c'était le jargon de la rue maternelle qui se mettait à sortir tout seul. Cet homme avait viré à la folie, apparemment. Il la faisait suivre, revenait de voyage l'air triomphant — *Madame est encore sortie mardi soir, Madame est rentrée à une heure du matin, Madame a bu trois cognacs de file au Kon Tiki* — tout cela s'était mis à sonner à ses oreilles comme un rot, vulgaire et agressif. L'extirpant aux forceps de la naïveté de la mariée en blanc, un vrai mélo-savon. *Elle n'appartenait donc à personne. Elle n'avait jamais réussi à appartenir à personne. Elle n'aurait même pas été capable de ça.*

Et pourtant le désir, son désir, en elle, demeurait là, coupant, laminé, rasoir, étanche. Il lui restait le désir, le vrai désir qui fait peur, qui rend folle, celui-là qui ne se contrôle pas, le désir à vide, turbine. Malgré ce qu'elle entendait dans sa chambre lugubre aux tentures de satin beige toujours closes, elle l'éprouvait encore, le désir vif, pendant qu'il lui crachait à la figure qu'il ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimée, que les femmes, et que ce qu'il avait voulu d'elle n'était qu'un nom. *Monsieur et Madame.* Des mots. L'état civil. Non, il n'était pas facile de faire taire le bourdonnement enregistré de la haine qu'il lui servait depuis des mois. Elle n'arrivait pas à stopper le cinéma malsain de l'amour qu'il ne lui avait jamais fait qu'en la plaquant fortement au matelas, les deux bras étendus, immobile, obligatoirement muette. — *Ne bouge pas, n'interviens pas, ne parle pas, tais-toi. Mais tais-toi donc!* — Comment cette violence enragée, cachée sous le sourire doux, le masque indifférent, avait-elle pu remuer au tréfonds du corps le désir, le désir-turbine dans l'intérieur insatisfait, stupéfait?

Ça fait déjà un bout de temps qu'on a eu vingt ans. Le mois de mai s'est bien installé, avec feuilles aux arbres et tout et tout. Mais Élodie ne l'a même pas su. Élodie ne sait rien du temps. Moi, ça régurgite encore au fond mélancolique de mon ventre.

Je la laisse entretenir et se faire entretenir. Je reste près d'elle l'air de rien. Le gros gars s'appelle Stie. C'est comme ça qu'ils le nomment entre eux, trois quatre tchums qui viennent veiller dans la roulotte depuis quelques semaines. La nouvelle s'est sue vite dans le coin, la bonne nouvelle a couru, et c'est pas Stie qui va l'arrêter de circuler d'après moi. Ça circule dans la roulotte les pilules blanches, les dollars, et les camionneurs sur les routes sauvages. Ça circule et ça s'échange encore plus loin vers le Nord, le Labrador, les Indiens dans leurs réserves. Et ce panache d'Indien du costume d'enfant qu'Élodie m'avait brisé de colère subite, un jour, il y a longtemps. Avoir vingt ans. Ça circule, c'est pas Stie qui va stopper ça.

Ils sont trois ou quatre, depuis quelque temps, à venir trouver que ma sœur est un bébé pas laid pas pire. Toujours les mêmes. Bottés pointu, teint de cow-boy, visage mixé des gens du Nord qui boivent toujours et vivent dehors. Cheveux bleu noir grassex, ça roule. C'est vrai qu'elle est belle, Élodie, comme une vraie photo de revue cochonne, avec ses cheveux blonds quand elle les lave, et elle les lave à qui mieux mieux au Miss Clairol pour blondes depuis qu'on est arrivés dans ce trou perdu où il n'y a rien d'autre. Trois ou quatre gars de chantier pour regarder ses beaux yeux pas fins, pas là. Trois ou quatre gars de taverne qui montent à la baie James l'été, à LG3 ou LG4. Hommes des grandes routes larges qui pèsent sur l'accélérateur jour et nuit vers les barrages et les travaux d'usage, dans leurs camions, sur le speed blanc, pour tenir le coup au cerveau hébété par le ruban blanc qui file sur la route. Le reste du temps sur l'assurance-chômage.

Elle a abandonné son soutien-gorge, la serpente, elle s'arrange les yeux au noir et paillettes, franchement exagéré. Mais je l'envie quand même, Élodie-Mélie, de cette ignorance où depuis toujours elle se blottit colombine, depuis l'accouchement où on a fait semblant de sortir tous les deux de la matrice saignante. *Il paraît que tu serais restée coincée dans l'anoxie de la naissance trop longtemps ma sœur, je ne voulais pourtant que t'indiquer le chemin, Élodie, mon amour débile mentale de bonne famille. Les médecins n'avaient même pas vu que tu étais là, siamoise aux yeux bridés et pâles de brumes anoxémiques !*

On va la retrouver danseuse topless à Matagami avant longtemps, si je comprends bien, la jeune fille sage. Danseuse-nue-nuit-et-jour pour les camionneurs speedés, dopés, saouls morts de route déroulée à perpète, entre deux tartes aux pacanes ou deux drafts, dans les restaurants routiers à serveuses topless. Ça aussi ça pourra faire une flèche à mon carquois

d'Iroquois, le temps venu. Danseuse dans un bar au nord de Mont-Laurier. Serveuse rock à Saint-Michel-des-Saints. C'est pas moi qui va t'empêcher de montrer tes seins aux belles tétines brunes, Élodie, et tes fesses sans cellulite, et tout ce que tu voudras à tous les hommes sauf à ton père, disparu dans les couloirs sanitaires de l'université pour ton plus grand malheur, Élodie-Mélie. Je te suivrai bien, moi, de bar-salon en bar-salon, buvant de la bière à m'en délayer le sang pendant que tu te perdras de strip en strip, dans l'avalanche des regards avides sur ton corps avide de les attirer.

Blanche Élodie laiteuse de l'enfance. Mauve Élodie dans le spasme de notre vie-mort. Je te suivrai jusqu'au bout rien que pour montrer jusqu'où on est capable de dériver, nous deux, à leurs beaux yeux indifférents d'over-forty sauve-qui-peut, Élodie mon Élodie. Tant mieux au fond si tu as eu le cerveau blanchi en cinq secondes de trop ou de moins au début de ta vie d'Élodie. Parce que, comme disait Maurice dans une autre de ses charmantes lettres à Zella, *si le cerveau se taillait comme les ongles, ça irait tellement mieux, je l'aurais arrachée depuis longtemps, vieille minoune que je hais tant.* Décapotage de décapotage. Jusqu'où capoterons-nous, mon amour d'Élodie capotée sur les ventres poilus des camionneurs saouls morts ?

Stie a l'air bienheureux, en tout cas, il s'est mis à parler, si on peut appeler ça comme ça. Élodie le suit comme son ombre. Elle rit comme un enfant de deux ans à chacune de ses blagues plates, à double sens ou moins. Lui et ses amis passent leurs belles soirées à la pinçotter partout, à la courailler aux quatre fers en l'air, à la bécoter par-ci par-là, *ma chatte viens donc ici, ils grognent, les porcs, ma plotte ma coucoune la belle fille à papa, viens donc ici un peu.* S'ils pensent que je ne les vois pas toutes, une par une, leurs cochonneries. Ça n'a pas l'air

de l'achaler plus qu'il faut, Élodie, qu'on lui passe la main dans ses petites culottes roses. Elle fait même du mieux qu'elle peut pour laisser ça lousse, on dirait, en gloussant comme une poule qu'on détrouse. *Hou hou hou!* Elle roucoule. *Arrêtez, cochons.* Jambes détortillées, ouvertes en même temps que le bec, tête d'oiseau, oiselle, petite oseille amère du jardin d'enfance au temps du vent. *Arrêtez ça.*

Ça commence à me tanner, leurs orgies perverses. Alors vers les dix heures, quand ça se corse et que je suis bien saoul, je me tire, comme ils disent dans les films doublés. J'aime la pénombre du Alexis Bar Salon, sur la route 222. Bien calé au fond d'un fauteuil de cuirette en plastique noir, je bois de la bière sans regarder la fille qui sert. *Superficially thinking.* Stone. Ça commence à m'écoeurer sérieusement, les affaires de cul. Des histoires pour se faire avoir. J'aime l'atmosphère, à même le reflet cheap des feux rouges dans le noir. *EXIT. NO EXIT. MEN. WOMEN. EXIT. FIRE FIRE FIRE. EMERGENCY.* J'aime l'endroit. Ionisé, infrarouge, ultra-violet, magnétique. Pas une seule fenêtre sur l'extérieur. Enfermé. Cloîtré. Claustre. *Drinking, thinking, sinking, like a rolling stone.* Rolling Stones. C'est ici que je voudrais prendre une bière avec mon père, dans le Alexis Bar Salon, éclairé par les stroboscopes au rouge et la lumière éternuée d'une grosse télé en couleurs. Au beat du métronome disco sur la piste rouge, l'attendre, le voir sortir du bocal de sa vie, blême comme un poisson d'aquarium.

Vers les onze heures, Gino vient toujours me rejoindre. Quelque chose qui cloche. On fume un joint ou deux ensemble. *Je peux t'aider à chercher,* qu'il a dit. Demain, on va suivre la femme aux cheveux gris que j'ai perdue de vue au tournant des cabin lodges bleu poudre abandonnées, juste en face du chic restaurant Pocono. Il vient d'acheter un camion Econoline chez Joe Débossage, Gino. Il va laisser tomber les bicycles, qu'il

dit. C'est un bon gars. Mais sa blonde couche quand même avec le chef, celui qu'ils appellent le Thon. Ça doit être ça qui l'achale, de ce temps-là, Gino. Encore une affaire de cul pareil au même. En tout cas! Le Thon avec ses jeans cloutés serrés lui fait quand même peur, à Gino. Un petit nerveux mauvais, maniaque, le Thon. Se méfier de lui. Des polices, veut veut pas. Municipale, provinciale, les bums n'aimeront pas ça quand ils vont les voir arriver. J'ai vu leur auto rouler dans le rang, hier après-midi, qu'est-ce qu'une auto de police peut venir faire ici, dans le monde? La tante Clorinne a dû venir faire son tour dans la maison Usher depuis le temps, s'apercevoir qu'on était partis. Et c'est pas le cégep du Vieux qui va être capable de donner des renseignements sur moi. La vieille aura trouvé moyen de faire comprendre que personne ne vient plus jamais fermer sa maudite lumière. Ils vont chercher la dope comme toujours, les épais, peut-être même la trouver. Les choses vont se corser, veut veut pas. Pas mal de problèmes suspendus dans l'air électrique du Alexis Bar Salon. J'aime ça. Du beau décapotage en perspective.

**Quand du réel l'ombre,
fugitive**

Il se remet mal du voyage, Maurice. Ce départ furtif de Montréal comme un voleur, l'autocar vers Mirabel dans la nuit noire, et ces fantômes dans le corps qui montent, qui oppressent : il lui a fallu deux neuroleptiques pour le trajet, mais il n'a quand même pas fermé l'œil de la traversée. Ni goûté au saumon fumé, au rôti de bœuf Cumberland compris dans le prix du passage en classe économique. À la fin, l'intolérable jeu de compression-décompression, les oreilles qui collent, le sang qui bat aux tempes, la pression sourde sur le tympan, comme celle de l'air que déchire la carlingue quand elle pique vers le sol. Les gens ont tendance à se taire, pendant les atterrissages. Il entend leur silence. Il regarde s'approcher la planète, balisée de signes humains. Il pense qu'il n'aura jamais plus envie de reprendre l'avion. Sens unique. Pas le choix d'aller ou non jusqu'au cul du sac.

Alors, machinalement, descendre à Roissy, monter dans l'autocar français qui fonce dans le brouillard, traverser la banlieue parisienne sans voir tous ces gens qui ne savent pas d'où vous sortez ni ce que vous venez

faire chez eux. Émerger aux Invalides, traverser péniblement le quartier des ambassades, marcher. L'air de Paris est sonore et odorifère. Gaz d'échappement, effluves d'expressos. Pourtant l'atmosphère cette fois ne parvient pas à l'envoûter comme naguère, durant un séjour précédent, il se rappelle, il avait logé à un petit hôtel bon marché du quartier des Halles. C'est là qu'il se dirige, droit au but, aveugle comme une fourmi dans le dédale des rues. Mais le cœur n'y est plus. Littéralement. Le charme est rompu. Il songe à prendre le taxi. Puis décide que la promenade sur les quais vaudrait la peine. Traverse le pont des Arts. Remarque le même vieux musicien et son orgue de Barbarie, les mêmes vendeurs de bijoux africains qu'il y a deux, trois ans. Traverse la cour du Louvre, trébuche sur les pavés, débouche rue de Rivoli, prend garde à l'autobus qui arrive à contre-sens dans le couloir réservé.

Il va s'installer là, quelque temps encore, dans le décor balzacien de Paris. *Ailleurs*. Au milieu des édifices hausmanniens convergeant sur des places étoilées, là d'où, par la fenêtre ouverte, au sixième étage côté rue, il peut voir sous lui, en se penchant dangereusement par-dessus le bord, le corps de la ville étalé, ses ruelles étroites qui finissent toutes par déboucher sur de grandes avenues au sens clair. Il remarquera ça, encore une fois, Maurice : *dans ce genre de villes l'angoisse des étroits passages, la ramification des artères, ça finit toujours par déboucher sur des boulevards rectilignes. Mais la cité en elle-même a forme concentrique.*

Il va s'asseoir, quelque temps encore, sur cet autre continent, avec l'Atlantique entre eux et lui. Définitivement entre eux et lui. Ils vont devenir des personnages, maintenant qu'il se met à réaliser, à imaginer. On n'échappe ni au réel, ni à sa transformation mentale. Tout ce qu'il a évité de justesse, cela revient. *Ça n'était pas du cinéma et maintenant c'est comme un film, qui passe sans arrêt sur*

*l'écran mental. C'est son corps, que ça bouleverse. Ça finit toujours par nous rejoindre, cette ombre du réel qu'on fuit. Il reste là, assis, apparemment calme, des heures de temps. Apparemment il ne fait que regarder l'organisme intime de la ville étalée sous lui. Mais dans sa tête, à une autre vitesse, défilent des paysages syncopés, en surimpression tremblante, éclatés, enchevêtrés, sauvages, des scènes, Yellowknife, cette passion, la naissance, ce refus, les jumeaux, méli-mélo, sa mère qu'il laisse partir sans l'embrasser, sa femme cette erreur qu'il fuit, qui quitte tout à son tour, son propre corps qu'il change, qu'il sculpte, qu'il perd, qui revient, qui le perd. Et pendant que sa rétine laisse s'imprimer l'image grouillante du corps de Paris en dessous de lui, et que son tympan vibre à chaque coup de klaxon et à chaque juron sonore venus de la rue, dans son cerveau, déconnecté de ces signaux urbains, les bribes de ce magma de chair, de silence, de rendez-vous du hasard, ces fragments somnambuliques venus de l'autre continent d'où il s'est enfui, cela repasse, cela ne s'est pas effacé. Mais pourquoi cette lettre mince, cette maladroite écriture d'enfant — *ce n'est qu'un enfant, encore, il va bien falloir qu'il vieillisse, lui aussi, ça va se tasser, mais quand va-t-il se décider à vieillir ? Pourquoi a-t-il laissé cela l'émouvoir ? Ne jamais laisser gagner l'émotion.**

Avec le cœur qui lui bat irrégulièrement dans le thorax pour quelque temps encore, et autour du cœur l'étreinte continue du réel, il reste là et ça défile, et il ne fait plus rien pour empêcher ce cinéma final. Il n'est plus qu'un corps atteint, vaincu en dernier lieu, livré au réel qui s'incarne dans la chimie de ses neurones. *Dernier retour du réel indestructible. Boomerang. Rien de particulièrement différent, en cela, de Zella, Klaus ou Élodie, à leur heure, un jour. Life is so short. Very short. Et à la fin cela revient. Il les voit. Il se voit. Il ose regarder. Il attend. Il ne sait pas ce qu'il attend, il n'en connaît que le*

mot. *Imaginer : mourir !* Il ne cherche pas à savoir. Il est déjà tellement séparé de ce qui, au dehors, essaie encore, toujours, de se tramer entre ces corps qui continuent, survivent — courent, marchent, foncent sur les autoroutes, respirent, mangent, se déplacent, agités, compulsifs, obéissant à l'instinct qui les mène vers leur vie, chacun vers sa vie qui s'échappe, fuit comme l'eau dans la passoire, comme le poisson rouge dans une main d'enfant.

À la fin du déjeuner, au Marie-Antoinette, à force de tout trouver drôle, une idée nous est apparue. Un genre de solution. *Ne pas décourager. Jamais. Face it.* Clarisse a dit : « Je vais laisser tomber les autres, c'est rien que des enfants, des bébés. Ils m'énervent. On va se sauver, ni vu ni connu. Ils vont nous chercher, c'est un bon coup à leur faire, ça leur apprendra à être si nonos. De toute façon, ils n'ont qu'à appeler papa-maman pour payer le motel. » Je n'ai rien répondu, comme d'habitude.

Mais quand c'est moi qui dois le faire, je ne peux pas, c'est impossible. Qu'est-ce qui arrête les gestes ? Qu'est-ce qui se retient malgré moi ? Il y a une barrière. Une aura, une magie, me séparent, très concrètement. La peau. Frontière. *Don't touch.* Je ne veux pas. Je ne peux pas. Je ne veux pas ce que je veux. Enfermé. Embarré. Cloîtré. Claustre. *Klaustré.* Ah Ah!

Clarisse n'est pas du genre à se laisser impressionner par le cercle invisible que tracent les pulsions lunaires quand elles fonctionnent à l'envers. Elle n'a pas peur des inversions, des raz-de-marée, c'est ce qu'elle dit. Elle préfère rire. D'après elle, il paraît, à Key West, en

Floride, on rencontre toujours des amis, le ciel est toujours bleu, la mer est toujours chaude, les gens sont toujours beaux. Elle dit qu'on peut trouver une autre façon. Sa façon, c'est cool. *Be cool, man. On peut tout faire quand on arrive à ne pas s'en faire. C'est ce qu'elle laisse entendre.*

Pourquoi elle et pas moi ? Pourquoi les autres et pas moi ? Qu'est-ce qui me sépare ? *Be cool. Let it be.* Pourtant, Clarisse, parfois. Dans ses yeux, je ne sais pas. Un vague. Un rien qui n'accroche pas. Une petite fuite. Un léger décrochage. Elle se couche c'est sûr elle fait tout avec son corps, tout ce qu'il faut faire, tout ce qu'on peut faire, comme dans les livres, comme dans les films, elle ose tout. Mais est-ce bien elle ? Elle croit que c'est elle. Elle croit qu'elle y arrive. Elle croit qu'elle n'a pas peur.

Et maintenant que j'ai été touché, je veux connaître le secret, moi aussi. C'est contagieux. Pourquoi eux et pas moi ? Qu'est-ce qui arrête mon propre mouvement ? Les yeux d'Élodie, son sourire, ses cheveux frisés dans la maison Usher ? Ma sœur. Revient. Un long tango qui finit par finir. Il faut absolument changer de partenaire quand le bal se termine. C'est ça, le plus difficile : switcher. Il le faut. Maintenant. *Here and now.* À la guillotine, au couteau à prélat, au rasoir : trancher, couper, désosser. *Shut up.* Juguler la mémoire. *Se tailler le cerveau comme on se taille les ongles.*

Je suis dans son lit. Une fois, deux fois, trois fois. *Impossible.* Elle me touche, me caresse, me dit « fais pareil », elle sourit toujours. Elle rit toujours. Ses mains m'égratignent, m'électrifient, me donnent la chair de poule. De quoi rit-elle ? Ce n'est pas de moi, je le sais. Elle s'étend, impudique, elle s'évache, elle dit des niaiseries, vraiment, ça me hérise les poils, ça me sort les épines. Des niaiseries, des âneries, ça me fait débander quand j'entends ça. Sale affaire. Je n'endure pas

quand elle dit « je t'aime » comme dans les films de onze heures à la télé. Je ne suis pas capable d'écouter des choses comme ça, de bouche à oreille. Ce n'est pas possible. Ça ne veut rien dire. Ce n'est pas vrai. Est-ce qu'elle pourra m'apprendre à parler, à savoir ce que ça veut dire, le secret ? *Top secret.* « Je t'aime tu es beau, viens, viens. » Elle dit ça, elle. Ça me fait frissonner, grincer des dents, juste d'entendre le son. Moi, je ne comprends rien. *Qu'est-ce qui me manque pour comprendre ?* Mais je ne pars pas. Je ne me sauve plus. J'attends. *Est-ce qu'on peut savoir ce que ça veut dire ? Pourquoi est-ce qu'on tient tellement à savoir ce que ça veut dire ?*

Elle se couche, elle me touche, ça ne marche pas. Elle n'essaie plus tous ses trucs, elle a bien vu que ça ne donne rien. Nenni. Elle reste à côté de moi, elle caresse mon ventre, mes joues, mes cheveux, comme si j'étais son enfant, et moi je ferme les yeux. Elle m'aime bien. Elle est bien gentille. Elle ne s'en fait pas pour rien, elle ne prend pas ça trop au sérieux. Je ne bouge pas, les poings serrés, j'attends. Ça se crispe, c'est inévitable, ça recommence, dans mon cerveau, c'est là. Rien à faire. On voit des choses et on ne peut pas les faire. On peut des choses et on ne les veut pas. On entend des mots et c'est comme des cris de perroquet. *Je t'aime tu es beau.* Mais ça ne me dit rien. L'autre jour, elle s'est mise à pleurer. C'est dur, la vie de psychopathe.

Mais bientôt, je le sais, je vais défoncer l'aura magique de ma peau aimantée vers l'intérieur. L'enveloppe va éclater, tout va péter. La barrière va sauter, à la dynamite mentale, il le faut. *Ne jamais décourager.* L'écorce va fendre. Clarisse a dit : « Tu es pas mal beau, c'est bien simple, non ? C'est français, non ? On s'entend bien, non ? » Elle commence à en avoir assez. Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? J'ai beau l'enrager, la mettre hors d'elle-même, quand c'est moi qui dois le faire, je ne peux pas, ça ne marche pas. C'est impossible,

mais ça va venir. Comme disait Maurice, serait-il possible que ce ne soit pas possible ? Cher Maurice ! Cré Maurice !

Dans le grand souffle qui mêle tout, il s'agit simplement de faire apparaître le tracé secret. Il n'y a pas de méthode pour ça. Alors, pour le moment, disons qu'on va suivre l'idée qui a traversé l'écran cathodique de nos cervelles. Comme les oiseaux, on s'en va. On migre. Vers le Sud, la Floride, Key West pour l'hiver. On file dans l'Econoline, Gino pourra toujours se plaindre à sa belle docteure. On flye, on repart, on a juste assez d'argent pour l'essence et passer la frontière. Après, on verra. *Une frontière, c'est toujours quelque chose de gagné. Ne découragerons. Jamais.* Ils disent que là-bas le ciel est toujours bleu, les plantes toujours grasses, les piscines tièdes-tièdes-tièdes. On va toujours bien voir.

Ainsi, c'est probable, ils partent, encore. Ils voyagent. Roulent, marchent, traversent les paysages, pour filer vers l'autre bout de leur fuite. Sur les chemins où s'esquissent les anecdotes du réel, ils avancent. Leur détermination demeure féroce et avide. Sur un rond-point, sur une autoroute à péage, sur des viaducs, ils continuent à tracer des itinéraires pour s'éloigner. Martelant l'asphalte de leurs pas aléatoires, ils ne se décourageront jamais. On peut les voir circuler, sous l'éclairage orangé fantastique des lampes incandescentes. Que feraient-ils d'autre ? Comment quitter la route sur laquelle on se trouve jeté ?

Klaus et Clarisse dans leur Econoline flamboyant, en route vers le mirage de la Floride où ne se reflétera jamais que l'opacité du béton armé et du bitume. Rien n'arrête leur migration. On ne les a jamais incités à croire à l'existence des ancrs, des arrêts, alors ils continuent. Ils ne cherchent rien, ils avancent. Élodie et Stie dans la cabine d'une vanne ultramoderne, et leur fille au regard encore vide devant son indiscernable ligne de vie. Ils vont l'emmener avec eux, c'est sûr, elle va les accompagner, quelque temps. Se croiseront-ils à

nouveau, un jour, Élodie et Klaus ? C'est probable, ils se reverront. Le hasard qui arbitre leurs trajets les ramènera vraisemblablement l'un vers l'autre. Ils se reconnaîtront alors à leurs signes vitaux, cet amour des routes, cet instinct de fuite.

Pourquoi ce trajet, quelle route suivre ? Ils ne posent pas ce genre de questions. Ils essaient d'apprendre comment suivre la route, chacun la sienne. Chercher est un prétexte terminé à l'errance qui les déporte. Attendre ? Oui, c'est peut-être de ça qu'il s'agit maintenant. Au moins ça. Ils marchent, ils croient identifier des repères dans les alignements de pylônes de haute-tension, sur les panneaux phosphorescents. Plusieurs directions s'offrent, également plausibles, vers un point focal qui bouge, vient de basculer dans l'ombre du réel. Vers le Sud, maintenant, ils s'en vont.

Leur direction semble s'être modifiée. Oui, la trajectoire s'est divisée, ils se sont enfin séparés. Ça s'est enfin déchiré. Ils ont dû se rendre si loin vers le Nord, qu'ils ne peuvent que revenir, maintenant. Mais ils ne retourneront jamais à l'intérieur de leur maison Usher. On frôle le centre puis ça dérape, ça repart, on ne touche plus jamais le point de fusion du début. Spirale qui les entraîne vers le Sud, maintenant. Une lente démarche. Ce n'est pas qu'ils croient que ça va changer quelque chose, cette idée ne leur traverse jamais l'esprit. Mais ils savent obscurément qu'ils ont modifié la direction du trajet, parcouru suffisamment d'espace pour que le pouvoir d'attraction du centre n'exerce plus sa fascination. Ils ont pu se séparer, annuler les sortilèges qui les liaient. Émergés par leur seule force du lac de lait où on avait cru pouvoir les oublier, ils ont appris à circuler. Ils ont accédé à la surface.

Dans le grand souffle des autoroutes électrifiées, sous l'éclairage intense des lampadaires, dans l'enchevê-

trement moderne des échangeurs de béton, ils continuent. Peu leur importe de se heurter aux balises, de fréquenter des moteurs. Ils s'arrêtent, de courts moments, parfois. Dans des restaurants de bord de route automatisés, synthétiques, plastifiés, ils écoutent les musiques des Amériques, ils mangent, ils ne goûtent rien. Ils ont enfin perdu le désir du lait. Le leurre d'une halte ne les trompera jamais.

Ils ne connaissent que des hamburgers, des Cokes, des suppléments vitaminiques concoctés en usine. Ça leur suffit. Ils ne photographient pas, ils ne pensent pas, ils avancent vers l'ailleurs aimanté qui les attire. Ça circule, autour, partout, les autos, le métal. C'est l'odeur de l'essence qui les drogue. Ce sont les affiches géantes, ionisées, qui leur parlent. Leurs tropismes ne correspondent à aucune autre loi que celle d'un éloignement progressif du centre.

L'éclairage mauve au-dessus des parkings géants, ça ne leur fait pas peur, ils sont habitués. Ils croient sans doute que sur d'autres continents, sur d'autres planètes, c'est semblable. Naïfs, ils croient sans doute que ça a toujours été comme ça. Ils ne connaissent ni l'avant, ni l'après. C'est dans le présent qu'ils déambulent, avec leurs jeans effilochés, leurs bottes de cuir et leur havresac, figures minimales dont l'ombre se projette sur le réel des autoroutes. Leur voix ne porte plus. Leur tympan s'est désensibilisé aux décibels. Ils n'éprouvent plus le besoin de parler, ils n'ont vraiment rien de spécial à dire. Les yeux rivés au ruban, pointillé en blanc sur le noir de l'asphalte avalé sans fin dans la goulée des pneus extra-larges, ils écoutent le grésillement d'une radio. Ils continuent.